

Le sommeil du juste

Les enquêtes de Jean-Jacques Jordin



Gilb

Le sommeil du juste

Les enquêtes de Jean-Jacques Jordin

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 62 14 50 - mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8948-7

Dépôt légal : Juin 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

I – RÉCIT DE JEAN-JACQUES JORDIN :	
UN MORT À LA PÉTARDELLE	11
Une ferme abandonnée	13
L'accès qu'on n'avait pas vu	55
Les doutes de Susanne McGinnies	85
II – LETTRE-RÉCIT DE CLAUDE FOIRANT :	
LUC-SUR-MER.....	101
Luc-sur-Mer, mercredi 10 mai 2006.....	103
Luc-sur-Mer, jeudi 11 mai 2006.....	123
III – RÉCIT DE JEAN-JACQUES JORDIN :	
À LA RECHERCHE DE X	137
Lucien	139
PREMIÈRES TRACES DE X.....	169
Solange	201
À Paris : Sylvane et la SOFALC	229

IV – LETTRE-RÉCIT DE CLAUDE FOIRANT : TROMBLAIN	271
Tromblain, vendredi 25 et samedi 26 août, 2006	273
V – RÉCIT DE JEAN-JACQUES JORDIN : ÇA SE PRÉCISE	299
Les confidences d’Agathe.....	301
VI LETTRE-RÉCIT DE CLAUDE FOIRANT : LA PÉTARDELLE 1.....	335
Mercredi 15 et jeudi 16 novembre 2006.....	337
VII RÉCIT DE JEAN-JACQUES JORDIN : QUID DU MORT ?.....	349
L’intuition fulgurante de Saria.....	351
VIII LETTRE-RÉCIT DE CLAUDE FOIRANT : LA PÉTARDELLE 2.....	361
Vendredi 17, samedi 18 et dimanche 19 novembre 2006	363
Épilogue Conversation sur le cours Mirabeau : Le manuscrit de Claude Foirant.....	395

Le 10 mars 1991

Sylve, ma Sylve,

Ne t'étonne pas, ma Sylve (ô, si tu savais comme j'aime prononcer et écrire ce nom : Sylve, ma Sylve), ne t'étonne surtout pas de recevoir aujourd'hui cette lettre, après bientôt deux années de silence, deux années de ce qui fut pour moi un silence douloureux et évidemment contraint. Il ne se passe pas un jour sans que ce qu'il y a de plus vivant en moi ne revienne un long moment vers toi, vers notre amour, vers cet amour dont je n'arrive toujours pas à parler au passé. Il fait toujours partie de moi, de ma chair, il pénètre mes rêves, mes déambulations mentales, mes projets. Un jour, je m'arrête aux deux seules cartes postales reçues de toi et qui sont restées, depuis, toujours là sur mon bureau. Tu dois t'en souvenir, Sylve, de ces cartes. Tu me les as adressées à l'école, alors que tu étais dans les Alpes en classe de neige avec une trentaine d'élèves. C'était peu de temps avant les moments intenses de notre amour. Nous savions déjà qu'il y aurait bientôt quelque chose, nous savions qu'il était impossible qu'il n'y ait rien entre nous, impossible, inenvisageable. Et nous jouissions de cette attente que tu disais être plus délicieuse

encore que l'avènement de son objet. Un autre jour, j'éprouve le besoin de revenir sur ces paroles toujours disponibles dans la zone cérébrale des souffrances, ces paroles à la fois terribles et tendres qui furent les tiennes à la gare Saint-Charles, quand tu m'abandonnas pour voler le retrouver. Je te revois parfaitement, tu sais. Tu portais ton ensemble en velours rouille et l'étole rouge que je t'avais offerte à la précédente Toussaint. J'étais resté sur le quai et, perchée que tu étais sur les hautes marches du wagon, tu me dominais de soixante bons centimètres. Sans doute était-ce pour cela que tu te sentais si sûre de toi et de ton fait, et que tu parlais d'un ton si maternel. Un autre jour encore, je relis cette lettre épouvantable (deux mois ? Trois mois après nos adieux ?), cette lettre reçue de Paris dans laquelle tu voulais établir une relation cordiale entre nous et me faisais pour cela part de ton bonheur. Tu y croyais, hein, à ce bonheur ? Tu y croyais assez pour pouvoir négliger et même piétiner sans remords ce qui avait été *notre* bonheur, un bonheur que tu n'as jamais contesté, un bonheur dont tu dis, et redis encore dans cette lettre affreuse, qu'il restera ce que la trentaine t'a apporté de plus beau et de plus inattendu. Un autre jour enfin, j'essaye sans y parvenir de retrouver l'exultation qui fut la mienne lorsqu'on m'apprit que votre liaison n'avait finalement pas duré bien longtemps (je te l'avais dit : bien que brassant beaucoup d'argent et portant beau, il n'était pas fait pour tes déchirures, ta sensibilité et tes aspirations. Oh, que ne m'as-tu cru alors ! On serait certainement heureux, ensemble, à Marseille, peut-être, ou même ailleurs, pourquoi pas ?) Pas un jour depuis deux ans sans que d'une façon ou d'une autre, je passe de longs moments dans

l'ambiance hier encore douloureusement ambivalente mais aujourd'hui déterminée et confiante de notre amour.

Depuis deux ans !

Mais pourquoi cette lettre aujourd'hui ?

Et bien parce que tout redevient possible, ma Sylve, tout. Et tout doit recommencer. Ma confiance redevient absolue. Pourquoi ?

Ma vie a changé du tout au tout, j'ai terriblement changé aussi, tu ne peux imaginer à quel point. Ma peau reste la même, certes, mon corps, ce corps que tu disais d'adolescent. Mes traits. Mais si la peau est la même, le corps, les traits, l'homme a profondément changé. Et ces changements constituent une nouvelle donne. Plus rien ne peut être désormais comme avant. Nous pouvons prendre un nouveau départ, dans un nouveau cadre de vie. Nous avons toutes les cartes en main. Je suis convaincu que cette erreur qui t'a un moment poussée vers lui, non seulement n'a pas détruit notre lien, mais, bien au contraire, et si tu le veux, peut consolider ce lien, nous ramener l'un à l'autre de façon durable et peut-être définitive (je dis « peut-être » parce que je sais que tu as horreur du mot définitif !).

Un avenir me semble désormais possible et même, j'ose le dire, nécessaire.

Il faut à tout prix que je t'informe de tous les changements dans ma vie qui sont survenus ces deux dernières années et qu'on en parle tous les deux. Mais je veux que ce soit en tête-à-tête, calmement, sans que tu regardes, inquiète, vers la porte.

Sans hâte. Disponible.

Dans la tendresse retrouvée, et peut-être même le désir, qui sait.

Alors, peut-être, seras-tu prête pour ce nouveau départ.

Appelle-moi vite à mon nouveau numéro de téléphone, au XXXXXXXXXXXX.

Je t'aime, tu sais, oh, que je t'aime !

I
Récit de Jean-Jacques Jordin :
Un mort à la Pétardelle

Une ferme abandonnée

Mardi 13 février 2007

Il faut d'abord que je le dise à ceux qui m'ont connu : je ne suis plus un débutant.

L'affaire que je m'apprête à porter à votre connaissance critique est très précisément la trente-huitième qui m'a été confiée depuis la création de mon C.E.P. (Cabinet d'Enquêtes Privées) à Aix-en-Provence. Son code est, dans mon ordinateur et mes dossiers, McG.OO38.2007. Et je ne compte pas les affaires dont on est venu simplement m'entretenir en consultation sans que l'échange ait conduit à décider d'une intervention ou d'une recherche utile de ma part, donc à l'ouverture d'un dossier. Autant que je vous le dise aussi : sans que je puisse prétendre rouler sur l'or, le C.E.P. est devenu une affaire financièrement saine. J'ai désormais deux collaborateurs auxquels je vire régulièrement un salaire décent.

Saria est ma secrétaire. Elle nous est arrivée directement d'Ukraine, un beau pays à ce qu'on dit,

toute d'orange vêtue. Je l'ai recrutée au moment le plus opportun pour elle, il y a cinq mois environ, après l'été, à la reprise des activités. Mon ami Zé, toujours sensible à la détresse des femmes, et surtout des belles femmes, et plus exactement des belles femmes en état de réceptivité sexuelle, et elles sont nombreuses à l'être à son contact et même à sa vue, mon ami Zé, donc, essayait de la retenir ferme alors qu'elle était sur le point de glisser et sombrer dans la prostitution la plus dégradante. Il l'avait rencontrée à l'occasion d'une enquête dérisoire sur les nouvelles cohortes de putes arrivées à Marseille, enquête dont il avait réussi à tirer un article sans réelle surprise pour *La Provence*. Elle lui avait tapé dans l'œil. Malgré les risques évidents de représailles et peut-être encore de maladies, il l'avait aussi sec tirée dans son lit et il m'avait parlé dès le lendemain de cette union charnelle sur un volcan. Malgré les risques également, cette fois de pures représailles, j'ai proposé d'essayer d'exploiter une bien ancienne formation aux activités de bureau suivie par Saria dans son pays, avant la révolution orange dont on nous a un temps rabattu les oreilles pour déverser dans nos crânes des tonnes d'idées fausses et néanmoins politiquement utiles (la démocratie en marche à l'Est etc. etc.). Elle s'y est mise sans tarder, ma foi, avec sérieux et application, sinon toujours avec entrain. Elle rêvait quand même d'autre chose en suivant le bel impresario français qui l'avait draguée dans un bistrot de Kiev en lui promettant une carrière provisoirement française mais toujours enrichissante de chanteuse rock. Car Saria croit disposer d'un certain talent pour la chansonnette rythmée. Aujourd'hui, elle ne quitte jamais Aix et, sans

réellement se cacher, elle a réussi à s'extraire du monde interlope dans lequel elle s'abîmait. Elle se trimballe avec une grammaire française. Elle a un peu oublié ses rêves et elle est en mesure de mettre en route son Mac G5 toute seule, d'ouvrir Mail, Word et Excel, et de sortir quatre ou cinq lettres par demi-journée après de nombreuses consultations du *Petit Larousse Illustré et compact* acheté pour ses seuls besoins. Elle sait envoyer des mails, mais il me faut encore vérifier de temps à autre la rectitude de la procédure suivie lorsqu'elle doit attacher des documents ou des photos. Elle répond surtout au téléphone, ce qu'elle fait avec plaisir et même bonne humeur. Elle a réussi à sympathiser avec Christine, ma régulière, avec laquelle elle tient de longues conversations sur la vie aixoise qui doivent agacer son avocat de patron. Je paye Saria convenablement, sans plus, mais suffisamment pour qu'elle puisse se nourrir, s'habiller, payer le loyer d'un triste deux-pièces avec vue sur l'autoroute, s'offrir une ou deux séances de cinéma par mois et envisager de faire venir en France sa pauvre maman restée au pays à se désoler du cours des choses. Contrairement à ce que je vous ai laissé le temps d'imaginer, elle est brune et semble l'être depuis 24 ans, ses yeux sont sombres, et jamais nous n'avons fait ensemble la bête à deux dos. Il est évidemment arrivé qu'elle fasse venir de terribles urgences dans les parties les plus sensibles de mon corps – et Dieu sait si elles sont sensibles. Elle sait faire, la greluce ! Et elle a tout ce qu'il faut pour ça, et elle ne le cache guère. La position de ses genoux et jambes est bien souvent aux marges de l'indécence. Elle prétend que c'est parce qu'elle est en confiance, affirmation qu'on ne peut évidemment

réfuter. Mais j'ai su résister et j'ai même appris à maîtriser les urgences les plus intempestives.

Question d'entretien de l'autorité. Tout simplement.

Ahmed, lui, est mon collaborateur-enquêteur. Étudiant en droit, il avait demandé à faire un stage rémunéré chez mon paternel, chez Jordin père donc, qui tient le plus gros cabinet marseillais d'enquêtes privées. Il y était resté près d'un an, accroché aux basques des enquêteurs chevronnés et même de Monique, la secrétaire la plus chic du cabinet Jordin père, celle qui est supposée répondre au téléphone et qui est en charge de la codification et de la mise en fiche des affaires traitées et payées. En un an, on finit par apprendre des choses et en particulier à faire entrer dans sa masse cérébrale les bases d'un métier comme le mien.

Lorsque j'ai évoqué devant mon père l'idée d'un recrutement imminent pour mon propre C.E.P. aixois (c'était à la fin de l'année 2005), il n'a pas hésité une seule seconde. Il s'est même montré catégorique :

« C'est Ahmed, mon fils, et personne d'autre, qu'il te faut. C'est un Arabe, me dit-il sur le ton de la connivence douteuse, comme son prénom l'indique sans ambiguïté ; c'est vrai, c'est un authentique Arabe et ça, il ne pourra jamais le cacher. Mais c'est un drôle d'Arabe : il se gave de sandwiches au jambon cru, il les arrose le soir d'un verre de bon vin rouge, il évite les ablutions rituelles et ne manque pas de faire montre d'un esprit futé sinon retors. Très français, en somme. C'est toujours mon père qui parle, évidemment. C'est vraiment un mec comme ça ! Bien que d'origine, et contrairement hélas à nombre de

jeunes de souche, il parle un français, sinon élégant, au moins compréhensible. Assez souvent correct. Au point qu'on puisse envisager de faire une qualité de son handicap a priori (c'est toujours mon père qui parle, j'insiste ; je n'ai jamais pu le faire renoncer à ce racisme primaire qu'on dit « très marseillais »). Qui, n'est-ce pas, tombant sur un Arabe, et n'ayant pas été prévenu, pourrait supposer que cet Arabe est en train de faire une enquête dans son sillage, qui ? Un gangster, à la rigueur ? Mais nous n'en avons pas beaucoup comme clients et comme cibles. Le recruter ne serait donc même pas, mon fils, de la discrimination positive. Simplement tenir compte des atouts des uns et des autres. Ahmed n'en manque pas. Et si tu ne l'embauches pas, mon fils, Ahmed risque de finir comme ambassadeur du tri. Il aura fait une année de stage pour rien et nous aurons investi dans ce stage pour des nêfles. »

Ah, ambassadeur du tri ! Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais cette façon d'appeler les jeunes qui gagnent quelques sous en vous aidant à jeter vos ordures me fait, moi, terriblement rigoler. Je pense à tous ceux qu'on devrait employer et rémunérer pour de nombreuses nobles causes pour en faire des ambassadeurs. Pensez : des ambassadeurs du respect d'autrui qu'on enverrait auprès des mecs qui tabassent femmes, marmots, chien et, d'une façon générale, plus petits qu'eux ; des ambassadeurs de l'humour qu'on enverrait auprès des manches à balais qui en deux mots arrivent à faire taire toute parole un peu joyeuse ; des ambassadeurs de la mesure qu'on déléguerait auprès des frimeurs en tout genre, depuis ceux qui ne peuvent aller acheter leurs tiges qu'en énorme 4x4 jusqu'à ceux qui ne peuvent aller

chercher leur baguette qu’habillés en Boss ou en Armani. Il en faudrait dans tous les plis et replis de la vie sociale, des ambassadeurs. Et voici les plus indispensables : des ambassadeurs de la propreté. On les lâcherait sur les crades puants. Excusez-moi, je me laisse aller. Trêve de digression.

J’ai été sensible aux arguments de mon paternel, au point de faire d’Ahmed mon premier collaborateur. Depuis, je le charge surtout des filatures qui représentent 60 % de nos affaires, des affaires généralement alimentaires qui n’élèvent guère le raisonnement métaphysique mais qui permettent de le rémunérer et de rémunérer Saria. Il s’en tire habituellement fort bien. Au point de vouloir déjà passer à des affaires plus coriaces, c’est-à-dire à des affaires dont je prétends ne laisser la prérogative qu’à ma pomme. On attend. Je réponds régulièrement : « on verra », ce qui n’est pas un engagement décoiffant. Je lui ai strictement interdit, dès qu’elle fut entrée à notre service, de draguer Saria — sauf, bien sûr, à l’épouser incontinent, interdit qui semble le chagriner (lui aussi doit ressentir des urgences lorsqu’elle le regarde par-dessus ses lunettes roses en se grattant au-dessus du genou), mais interdit qu’il prétend parfaitement comprendre. Pas d’affaire de cul dans une si petite entreprise, hein ? avec des gens qui sont toujours les uns sur les autres, façon de parler, évidemment. C’est ce qu’il dit lui-même. Cette justification de son obéissance me satisfait parfaitement. Tant qu’il y croit, nous serons tranquilles, ensemble, au C.E.P.

Nous étions justement, cet après-midi-là, Ahmed et moi, en discussion terminale sur la filature d’un inspecteur des impôts qui s’était bel et bien avéré

bisexuel. C'est sa femme, chef d'entreprise, qui tenait à connaître la vraie vérité sur les mœurs qu'elle pressentait interlopes de son conjoint. Ahmed venait de la mener à son objectif après dix jours pleins de travail et d'intelligence.

Saria s'insinua dans le bureau des opérationnels, c'est-à-dire des deux mecs, poussant avec le genou gauche la porte à deux battants faisant séparation. Elle venait d'imprimer un mail reçu d'une certaine Susanne McGinnies, une Canadienne à en croire le CA terminant son adresse mail. Je lus le message. « Monsieur Jordin. À quelle heure française pourrais-je vous appeler dès demain, 13 février ? Répondez par retour. Je serai exacte même si je dois mettre le réveil à une heure impossible. »

Ce mail avait de quoi nous surprendre. C'était bien la première fois qu'un potentiel client, et a fortiori une potentielle cliente, encombrée d'un nom à consonance sympathiquement quoique définitivement écossaise, cherchait à me joindre de si loin. J'ignorais que ma (bonne) réputation avait franchi l'Atlantique nord et touché la Belle Province. Un moment, je me surpris à craindre une confusion entre Jordin père et Jordin fils. C'est arrivé quelquefois, et systématiquement, je dois le reconnaître, ce fut à mon désavantage. C'est mon paternel qu'on désirait. Pas son rejeton, tout brillant, compétent et bien bâti qu'il soit.

« Dites-lui d'appeler à huit heures et demie, heure française. Ici, au cabinet. Et ajoutez qu'elle reste entièrement libre... »

– (Ahmed) Vous êtes vache, patron.

– (moi) Et pourquoi donc ?

– Elle va devoir se lever très tôt... Il y a quand même entre six et huit heures, je crois, de décalage horaire...

– Elle n'en aura que plus envie de ne pas s'être levée pour rien et de nous faire travailler pour un prix raisonnable !

– Je ne peux qu'admirer votre psychologie, même si elle me paraît quelque peu risquée.

– Moi aussi, Ahmed, moi aussi. Et le pire, c'est qu'elle marche ! Je te donnerai des références scientifiques, expérimentales à tout le moins.

– Que vous aurez trouvées, je sais, dans ce *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens* que vous lisiez la semaine dernière. C'est peut-être votre livre de chevet mais ce n'est certainement pas le mien.

– Tu y viendras sans doute, Ahmed, tu y viendras. »

Mercredi 14 février 2007

Le téléphone sonna à huit heures 35, exactement. J'étais encore seul au cabinet, ce qui témoignait d'un premier pas de Saria vers l'abus, ses horaires de travail impliquant sa présence dès 8 heures 30. Quant à Ahmed, nous n'avions jamais parlé d'horaires. L'essentiel était que je puisse le joindre quand il n'était pas là (je l'avais pour cela équipé d'un téléphone portable professionnel) et qu'il fasse le travail qui lui était imparti.

« Monsieur Jordin ? (une voix, comme on dit : vieille France, mais ferme et décidée.)

– Jean-Jacques Jordin lui-même.

– Je suis Susanne McGinnies. Je vous appelle de Trois-Rivières, Canada.

– J’espère que vous ne cherchez pas à joindre *Adrien Jordin*... Il est arrivé que...

– Pas du tout. C’est bien Jean-Jacques Jordin qu’on m’a conseillé (aucun accent anglais ou même québécois.)

– Donc, tout baigne. Et qui donc a pu me conseiller à une Canadienne de Trois-Rivières ?

– Une certaine Denise Lafoux. Peut-être vous souvenez-vous d’elle.

– Parfaitement. On ne peut l’avoir vue sans en avoir un souvenir brûlant.

– Elle fait effectivement très, très forte impression. Je suis vétérinaire, comme elle, et nous nous sommes rencontrées la semaine dernière au congrès de l’U.I.C.V., notre union professionnelle internationale. Il se tenait cette année à Montréal. Nous nous sommes par hasard trouvées assises l’une à côté de l’autre lors des discours inauguraux. Nous avons bien ri l’une et l’autre des sottises de ces sommités pompeuses et creuses, nous sommes allées boire un café à la pause, nous avons sympathisé et de fil en aiguille... »

Autant le reconnaître : je tombais de bien compactes nues. Denise Lafoux était une criminelle authentique que j’avais renoncé à faire mettre en examen, ses mobiles me paraissant finalement plus acceptables que le comportement de sa victime . Qu’elle conseille mes compétences professionnelles à une collègue, voilà qui mettait plusieurs couches de baume sur mon cœur et qui attestait le fait que cette femme splendide ne me portait pas, pour les avoir

démasquées, elle et sa troublante copine, une haine définitive.

« J'ai effectivement eu affaire avec madame Lafoux dans un cadre quasi-professionnel.

– C'est ce qu'elle m'a dit. Elle a loué votre intelligence, votre perspicacité et surtout votre humanité.

– N'en jetez plus. Je vais bientôt y croire et voir le volume de mon crâne et de mes chevilles augmenter inconsidérément. Et qu'est-ce qui vous pousse à m'appeler aujourd'hui ?

– Voilà. Je suis française. J'ai épousé, il va y avoir bientôt 10 ans, un Canadien et je vis et travaille au Canada. Il se trouve que mon père habite près d'Aix-en-Provence, plus précisément dans une ferme proche d'un village du Var à une soixantaine de kilomètres d'Aix. Je suis sans nouvelles de lui et cela commence à m'inquiéter. Il n'a pas répondu à mes deux dernières lettres et...

– S'agissait-il de lettres appelant nécessairement des réponses ?

– Oui... On peut dire cela. Dans la première, une lettre que je lui ai adressée le 18 novembre, je lui annonçais, quand même, la naissance d'une petite-fille ! Ce n'est pas un événement mineur, non ? Aucune réponse. J'ai pensé qu'il avait mis ma lettre de côté et l'avait oubliée. Ce n'est pas un homme très porté sur la famille. La seconde lettre était plus traditionnelle, il s'agissait de nos vœux pour 2007, adressés quelques jours avant la fin de l'année. Habituellement, il y répond, et il glisse un petit chèque pour notre fils.

– Vous n'avez plus vu votre père depuis...

– Cela fait déjà six ans. J'étais venu le voir, chez lui, à l'occasion d'un voyage que nous avons effectué en France. Mon mari était resté à Paris. Depuis, nous n'avons plus de relations qu'épistolaires, mon père et moi.

– Il a peut-être décidé de les rompre.

– Peut-être, peut-être... J'y ai pensé. Ce serait même assez dans son genre. Mais comme de plus il semble avoir vraiment renoncé au téléphone...

– J'allais vous poser la question.

– Il ne l'a plus depuis la fin de l'été dernier. J'ai parlé une dernière fois avec lui avant que la ligne ne soit coupée. Il a prétendu ne plus en avoir besoin. Il ne donnait, ou ne recevait plus, qu'une petite dizaine d'appel par mois, et des appels pour la plupart sans intérêt de son point de vue. Il téléphone depuis les cabines publiques. J'ai cru que c'était une lubie passagère. Mais je suis tombée quelque temps après sur l'annonce « ce numéro n'est pas en service actuellement ».

– Il est donc peut-être bien tranquillement chez lui.

– Oui. C'est même me semble-t-il, le plus probable. J'ai appelé ma mère (elle s'est remariée et elle vit dans la banlieue de Grenoble), elle n'a aucune nouvelle. Mais, contrairement à moi, elle n'avait pas tellement de raison d'en avoir... Ils n'ont plus beaucoup de sujets de conversation, tous les deux. Vous voyez, je ne suis sûre de rien. Je voudrais juste que vous alliez jusque chez lui vérifier que tout est normal... Ce que je vous demande, ce n'est qu'une simple vérification.

– C'est peu, mais c'est tout à fait dans nos cordes. Mon collaborateur sera enchanté d'avoir à se rendre

dans le Var... Mais je dois vous prévenir, cela fera au minimum une journée de son travail... Nous ne facturons plus les demi-journées.

– C'est réellement sans importance.

– Alors dites m'en un peu plus... Puis-je enregistrer notre conversation ?

– Bien sûr. Alors voilà. Mon père s'appelle Claude Foirant. Il a 60 ans. Il en est venu peu à peu à vivre comme un véritable sauvage. Sa ferme a pour nom la Pétardelle, elle est située à trois ou quatre kilomètres de Pontévès. C'est un village proche de Barjols. Je répète...

– Ce n'est pas utile. Je connais bien cette région.

– Je ne saurais pas vous dire comment on se rend de Pontévès à la Pétardelle. On vous le dira certainement sur place. Si d'aventure les choses se compliquaient, et s'il vous fallait approfondir quelque chose, je vous en dirais évidemment davantage... Mais voyez déjà si tout est normal. Je pense sincèrement que vous trouverez ce qu'il faut pour me rassurer et qu'on s'en tiendra là. »

Saria était arrivée en galopant pour se précipiter dans son bureau, histoire de montrer qu'elle ressentait quelque culpabilité pour ses 10 minutes de retard. Elle me lança un « café bientôt prêt » lorsqu'elle vit sur son propre poste le voyant de mon combiné revenir au vert. J'étais certes réveillé et sur pattes depuis près de 3 heures, mais satisfait au rite du café m'enchanta.

Pendant que nos express coulaient goutte à goutte, Saria se faisait les yeux, ou plus exactement les cils.

« Tu ne sembles pas être tombée du lit, ce matin, dis donc !

– Moi si, mais pas mon petit copain...

– Je vois...

– Ah. Et vous voyez quoi, exactement, patron ?

– J’imagine que ce petit copain a voulu un peu traîner au lit...

– C’est exactement ça... Et vous m’en voyez très satisfaite. Mais ne craignez rien, je partirai 10 minutes plus tard à midi ou ce soir si vous le souhaitez...

– Quelle question ! Évidemment que j’y compte ! »

Ahmed parut sur cette mise au point dont il ne put guère saisir que les deux dernières répliques lesquelles, je dois le reconnaître, ne me donnaient pas un très beau rôle. Il eut le savoir vivre de passer directement à autre chose :

« Alors, il demanda, cette Canadienne ?

– Elle ne nous occupera pas six mois... Que dirais-tu d’une virée dans le centre Var ?

– C’est pour la Canadienne ?

– Exactement. La raison voudrait que je t’y laisse aller tout seul et que j’attaque dès ce matin l’affaire Maurel, d’autant plus que je ne facturerai qu’une seule journée à notre Canadienne, que tu ailles seul ou que je t’accompagne... Mais je ne peux résister à la perspective d’un bon plat de tripes... »

Ce qu’il y a de bien quand on est son propre patron, c’est qu’on peut se permettre de telles fantaisies. J’eus, en enfilant ma parka, une pensée émue pour tous les travailleurs de France et de Navarre soumis à un chef potentiellement harceleur et pour lequel les horaires sont les horaires.

Si vous avez lu mes récits antérieurs, vous savez à quel point j'aime les terres varoises et vous anticipez donc le bonheur que je pus éprouver après avoir quitté l'ex-nationale 7 à Saint-Maximin pour prendre la direction de Barjols. Nous y étions à 9 heures 45. J'ignore s'il faut parler d'un village ou d'une petite ville, à moins qu'il ne faille dire : un bourg. Mais le fait est que Barjols ne manque pas d'animation. On vient de 10 à 15 kilomètres à la ronde y faire ses courses et y déjeuner. Un guide vous parlerait de ses lavoirs et fontaines, de ses tanneries désaffectées qui donnent un aspect fin XIXème siècle au village bas, de ses anciens hospices, de sa collégiale qui porte fièrement à nouveau la devise Liberté, Égalité Fraternité, abandonnée quelque temps après qu'ont sévi des rénovateurs sans imagination et sans mémoire. Et de sa fête des tripettes. Vous avez dit tripettes ? C'est par ce chemin mental que j'entrai dans Barjols en étant revenu tout naturellement à mon projet de tripes.

« Je propose qu'avant de nous transporter jusqu'à la Pétardelle, nous nous arrêtions à Barjols pour réserver deux couverts à La Poule d'Or pour 13 heures, on ne sait jamais.

– Vous connaissez ?

– La Poule d'Or ? J'ai eu l'occasion de m'y arrêter avec des amis... La cuisine n'est pas caractérisée par un raffinement exquis ou par une innovation risquée. Mais les classiques régionaux : tripes, pieds et paquets, brouillades, civets, poulets aux écrevisses, aïoli... y sont toujours à la hauteur. De la cuisine solide et loyale. Autant réserver pour ne pas être pris au dépourvu. Je commande pour toi ?

– Ce que vous voulez, dans le genre classique, précisément. Évitez-moi le steak ou la côte de porc... »

Ahmed s’installa au volant de la Lada Niva pendant que je pénétrais dans l’ombre fraîche de la Poule d’Or.

Pontévès.

Un village (cette fois j’en suis sûr) qui doit tout de suite faire son demi-millier d’habitants et qui se prélassa sans façon aux pieds du château en ruines qui, du haut de sa colline, domine avantageusement la vallée qu’emprunte le ruisseau justement dit de Pontévès et, comme une amie, la route qui file à Draguignan.

Deux ou trois commerces tranquilles sur la petite place, dans les ombres des platanes et, on aurait presque envie de dire, sous la protection de l’église et des vieilles tours du château.

Nous entrâmes dans la boulangerie, sans doute attirés par la bonne odeur de levain. Deux petites vieilles qui tchatchaient avec force gestes sous les platanes durent suspendre chacune leur phrase pour mieux considérer, sans vergogne, les inconnus que nous étions, dont, vous rendez-vous compte, un Arabe atypique, jeune, beau et élégant.

S’ils se mettent maintenant à ressembler aux nôtres, hein, en mieux, comment voulez-vous qu’ils ne bouffent pas leurs emplois.

« La Pétardelle, C’est la ferme de monsieur Foirant, non ? C’est lui que vous cherchez ?

– Exactement.

– C’est quelque part, là-haut, entre les deux Bessillons... Mais vous dire exactement où... Mon fils vous dirait, il est chasseur, lui, mais il n’est pas là.

– C’est plutôt dans la vallée ou plutôt dans la montagne ?

– C’est dans la montagne, par le fait, ne redescendez surtout pas vers la vallée. Il faut partir par la route des Bessillons, au bout de la place, la petite route qui monte vers la droite et qui passe sous le cimetière. Il doit bien y avoir quelques kilomètres avant d’arriver dans le secteur de la Pétardelle.

– Je vois sur ma carte, là, Sainte-Catherine, c’est par là ?

– Ma foi... Sainte-Catherine ? Il vous faut aller presque jusque là-bas, c’est sûr, mais je ne sais pas si c’est du même côté du Gros Bessillon... la Pétardelle n’est pas sur votre carte ?

– Non.

– C’était pourtant une belle propriété, dans le temps. »

Nous voyant démunis devant l’ignorance de la boulangère, et trouvant probablement que celle-ci avait mieux à faire qu’à perdre son temps à nous renseigner longuement car approximativement, un client vola spontanément à notre secours.

« J’allais souvent chasser par là-haut, il y a longtemps, quand la Pétardelle était encore la propriété des Rostaing. C’est plus facile que vous le pensez. Vous ne devriez pas vous tromper : vous prenez la très étroite petite route au bout de la place, comme vient de vous dire Geneviève, celle qui part sec sur la droite. C’est en fait une piste. La piste du Jas. La route goudronnée devient très vite un chemin

plus ou moins bien entretenu. En principe, la circulation est interdite, mais... Les gardes ne passent pas leur vie par là, surtout l'hiver. Vous passez, lorsque vous êtes au sommet de la côte, aux pieds du Petit Bessillon que vous voyez sur votre droite. Vous trouvez en face de vous le Gros Bessillon, et vous allez droit vers lui. Vous faites quelque chose comme deux kilomètres avant d'arriver à un carrefour, en fait le premier endroit où vous pourriez hésiter, à mi-hauteur du Gros Bessillon. Vous verrez un oratoire dédié à saint Joseph sur votre droite. Là, ce sont toujours des chemins, hein ? J'ai vu que vous aviez un vieux 4x4, c'est très bien (merci pour le « vieux » ! Ma Lada Niva ! Aussi belle qu'au premier jour ! Il exagérait, mais je jugeai plus prudent de ne pas reprendre un homme du cru si empressé à nous rendre service). Il y a donc le chemin par lequel vous êtes arrivés, et il y en a un qui part à droite, et un qui part à gauche. Vous prenez à droite. Ça a l'air escarpé, mais c'est par là. Vous ne devez pas faire plus de cinq cents mètres. Pas plus. Sans doute moins. Vous verrez alors un chemin partir à votre main droite vers une sorte de vallon, en descendant presque à contresens. Vous ne pouvez pas vous tromper, il y a une vieille boîte à lettres en bois. Elle est complètement défoncée, mais elle tient encore, on se demande comment, sur son poteau. Elle doit avoir près d'un siècle, la pauvre. La Pétardelle est à quelque cent cinquante mètres sur ce chemin, deux cents peut-être, au fond du vallon. »

Se tournant vers la boulangère ;

« Il y a quelque temps que je l'ai plus vu, le père Foirant.

– Moi, c'est pareil, ça fait quelque temps...

– Il est peut-être parti en vadrouille. Mais va savoir où... »

Nous remerciâmes Suzanne McGinnies de nous avoir conduits sur cette piste, et nous félicitâmes de nous y trouver sous un soleil déjà haut et une atmosphère d'une clarté fraîche et vive. Les premières centaines de mètres qui montaient vers le premier Bessillon (le « petit ») nous donnaient, à gauche, une vue sur la vallée, au-delà vers les montagnes du haut Var et, en toute fin d'horizon, sur le massif lumineusement enneigé du Verdon. Le Petit Bessillon franchi, nous nous trouvâmes comme attirés vers la masse centrale du Gros Bessillon, chapeauté par son observatoire étincelant, avec vue, cette fois sur la droite, vers les chaînes du Sud dominées, en premier plan, par la belle chaîne de la Louve et fermées au loin par la muraille minérale de la Sainte Baume. Nous avons le sentiment d'avancer, à travers les champs d'oliviers en terrasses, vers des zones désertes mais enchantées. Une fois de plus, je ressentis l'affinité qu'il y a entre mon corps, mes humeurs en quelque sorte viscérales, et cette terre provençale, une affinité que je savais charnelle, définitive, fidèle et sereine. Ce qui me surprit, ce fut de constater qu'Ahmed éprouvait, sans s'y forcer, une même sorte de bonheur.

Comme quoi, hein, le sel de la Méditerranée vous travaille toujours *quelque part*, d'Oran à Marseille et d'Istanbul à Tanger...

Il fallait vraiment aimer la solitude, ou détester définitivement le commerce avec les humains, ou encore avoir vécu un drame déstructurant pour être venu s'établir là (nous n'avions vu aucune habitation

depuis Pontévès aux abords du chemin). La Pétardelle occupait une clairière dans une forêt faite de plusieurs variétés de chênes, de pins, de hulex, de cades et autres épineux. Une habitation principale, sur la gauche lorsqu'on arrivait, faisait face à un ensemble hétéroclite constitué d'appentis, hangars ou remises, abris de jardin. Entre les deux, une cour qui semblait avoir été, autrefois, bétonnée, au moins sur les trois ou quatre mètres attenant à l'habitation et qui pouvaient tenir lieu, à la rigueur, de vieille terrasse. Sous un appentis, un vieil engin agricole à la herse rouillée et tordue n'ayant plus été mis en service depuis des lustres. Dans une remise mal fermée par une porte à deux battants (nous l'ouvrîmes sans la moindre difficulté), un 4x4 bleu nuit, poussiéreux et néanmoins japonais, aux jantes et pare-chocs recouverts de boue sèche. Dans l'abri attenant, des outils et produits de jardin semblaient dormir en attendant le retour du printemps. Rien donc qui puisse surprendre de prime abord. Mais je ne saurais dire pourquoi (l'absence de fleurs ou d'arbustes taillés dans la cour ? quelques pierres sorties de leur niche aux abords de la terrasse ? l'herbe se faufilant entre les pierres plates et dans une fente de la vieille chape ? le silence ?), je ressentis, en me retournant vers l'habitation proprement dite, une impression de désolation et même d'abandon. Il ne devait pas la bichonner avec tendresse, sa ferme, le père Foirant.

La maison ne paraissait pourtant pas fermée hermétiquement. Elle semblait néanmoins provisoirement vide de tout occupant. Seuls, les volets de deux fenêtres du premier étage étaient complètement fermés. Les volets des cinq autres fenêtres du premier étage, de même que ceux des

fenêtres du rez-de-chaussée n'étaient qu'à demi clos, accrochés l'un à l'autre par la poignée de l'espagnolette. La robuste porte d'entrée était, elle, fermée à clé.

« Il y a quelqu'un ?
Monsieur Foirant ? »

Nous consacrâmes deux bonnes minutes à appeler le propriétaire. Mais, sans nous être consultés, nous savions d'emblée l'un et l'autre que ce serait pour rien. Tout donnait à penser qu'il était parti faire un tour dans la colline.

Pendant qu'Ahmed s'assurait de l'impossibilité d'accéder proprement à l'intérieur par les fenêtres du rez-de-chaussée, j'entrepris de faire le tour de l'habitation. Sur les côtés, deux fenêtres par niveau. Côté sud, le côté qui s'avéra le plus embroussaillé, tous les volets étaient fermés. L'arrière de l'habitation, côté ouest, donnait sur un terrain plat de petites dimensions qui avait été autrefois cultivé et qu'envahissaient aujourd'hui de très jeunes chênes et quelques arbustes piquants. Les murs étaient protégés par un rideau de hautes broussailles où s'interpénétraient des romarins, des hulex, des cades, des pyracanthas, lesquels empêchaient l'accès aux deux fenêtres centrales aux volets clos (m'aventurant néanmoins à travers un bouquet de romarins, j'allai m'assurer qu'ils n'étaient pas simplement tirés). Longeant ce rideau de broussailles, le long de l'habitation, un vieux ruisseau, évidemment à sec depuis des lustres, montait en douceur vers la remise neuve qu'il contournait avant de se perdre dans les lauriers. Les volets des deux fenêtres du premier étage étaient entrouverts. Côté nord, seuls étaient complètement fermés les volets du rez-de-chaussée et ceux d'une fenêtre du premier

étage. Dans un bosquet de lauriers-sauce, à quelques mètres de l'habitation, caché par celle-ci au regard des arrivants, un hangar de trois mètres sur quatre environ, d'érection certainement plus récente. Sa porte sur rails était d'ailleurs fermée à clé.

J'en avais terminé avec le tour du logis. Ahmed s'était assis sur un banc de pierre pour fumer une clope.

« Il n'est manifestement pas là, dis-je, mais il ne doit pas être bien loin.

– Ah ! Pourquoi ?

– Il y a déjà le 4x4 qui indique qu'il ne doit pas être très loin, à moins, évidemment, qu'il soit parti en taxi.

– Où avec quelqu'un ayant une voiture. Et il a peut-être lui-même deux voitures. Elle vous a informé de tout ça, votre Canadienne ?

– Très juste, Ahmed. Je n'en sais rien. Mais il y a aussi la maison : elle n'est pas fermée comme elle le serait si le propriétaire était parti pour longtemps. Elle est fermée un peu comme on ferme une maison isolée lorsqu'on sort pour une heure ou deux, ou comme on la ferme pour la nuit.

– Ça, c'est vrai. Comme s'il fallait simplement ne pas attirer l'attention d'éventuels maraudeurs. Bon, on casse un carreau, patron, pour voir à l'intérieur ?

– Non, ça, vois-tu, nous ne le ferons qu'avec une commande écrite en bonne et due forme de notre canadienne. Il n'y a qu'elle qui puisse prendre cette décision. Il ne nous reste plus guère qu'à parler avec les voisins les plus proches. Peut-être auront-ils quelque chose d'intéressant à raconter...

– On s’y colle immédiatement, ou on va d’abord déjeuner ?

– On va déjà s’arrêter à Pontévès, puis on reviendra vers les fermes avoisinantes après le café. D’après la carte, il n’y en a que deux, sur la route de Draguignan, avec éventuellement une troisième, versant sud des Bessillons, qu’on peut à la rigueur tenir pour voisines. Nous devrions terminer tôt. »

Avant de quitter la Pétardelle, je dus me contraindre à extraire deux cheveux de ma dense tignasse et m’enquérir d’un tube de colle liquide que je tiens systématiquement dans la boîte à gants de ma Lada. Je collai les deux cheveux au haut de la porte d’entrée de telle sorte qu’ils soient arrachés si Claude Foirant venait à rentrer chez lui ou si un maraudeur mal intentionné venait à ouvrir.

Nous nous retrouvâmes tout naturellement devant la boulangerie de Pontévès. La délicieusement nommée Geneviève dissertait avec conviction et vigueur sur la campagne présidentielle et sur les promesses qu’ils font tous autant qu’ils sont, ces rapaces, alors qu’ils savent parfaitement que les promesses, comme par définition, ne sont jamais faites pour être tenues. Plus nuancée, son interlocutrice faisait valoir, tout en entamant la croûte de sa baguette, que Jean-Marie Le Pen, lui, si différent des autres, si proche des gens, de ce qu’ils pensent et ressentent, tiendrait ses promesses parce que ses promesses relevaient de la pure et simple sagesse. C’est pas la sagesse, de foutre à la mer toute la racaille qui vient pomper nos faibles ressources ? Si au moins ils ne s’attachaient pas à foutre la merde dans nos quartiers (oui, même dans le village de

Pontévès, on en savait un bout sur les quartiers !) Chacun chez soi et le monde se portera mieux. C'est pas la sagesse, ça ? Regardez ce qu'est devenu Rians... Nous nous demandions, Ahmed et moi, si nous pouvions prendre le risque intellectuel d'interrompre un débat si élevé quand Geneviève nous prit elle-même à partie.

« Il n'est pas meilleur que les autres, va, ton Le Pen, pas meilleur... Il sait vous faire mouiller comme des pucelles, mais il n'est pas meilleur qu'un autre... Ah ! Alors, vous l'avez trouvé, Monsieur Foirant ?

– Non. Il n'est pas à la Pétardelle, mais, à mon sens, il ne doit pas être bien loin. Il y a son 4x4 et... Vous le connaissez, Foirant ?

– Non, pas vraiment. Il prend quelquefois son pain ici et, s'il n'y a pas la bousculade, on échange deux ou trois mots, sur le temps, sur la politique, sur la municipalité, sur la nouvelle déchetterie, c'est tout...

– Il parle volontiers ?

– Vous avez un peu vu où il habite, cet homme ? Quand on va se nicher à trois ou quatre kilomètres des moindres gens, dans la brousse, par le fait, parce que c'est la brousse par là-haut, vous avez constaté, je suppose, on doit pas tellement aimer causer avec son prochain, vous croyez pas ? Mais, ma foi, il échange quand même quelques mots. Vous vouliez le voir pour quoi ? Vous êtes de ses amis ?

– Non, je travaille pour un notaire, une histoire de succession...

– Ah... Vous lui amenez des sous, peut-être...

– Peut-être, peut-être... Il a des amis, cet homme ?

– Je ne saurais pas vous dire... Jeter trois mots sur la politique, sur le temps... il sait faire. Il serait même

un peu phraseur. Il parle comme dans les livres en utilisant de ces mots... On sent qu'il a fait des études. Mais parler de lui, hein, c'est autre chose. Et il ne semble pas très disposé à le faire, sauf pour dire qu'il sort d'un rhume ou qu'il a plu dans sa remise. Je ne sais pas s'il a des amis à Pontévès, mais ça m'étonnerait.

– À Barjols peut-être, non ?

– Ça, cher Monsieur, j'en sais rien...

– Lui arrive-t-il de partir plusieurs jours ? Avec des amis...

– Ça, j'en sais rien non plus. Il peut passer par Pontévès pour descendre à Barjols, comme il peut ne pas y passer. Il peut tirer directement vers la grande route. C'est certainement ce qu'il fait quand il va à Draguignan, ou à Salernes ou n'importe où dans la direction d'Aups ou de Draguignan. Je ne suis donc pas obligée de le voir souvent. Il peut aussi prendre son pain à Barjols, cet homme. Comment je sais, moi, s'il est là ou s'il n'est pas là ? Mais quand même c'est vrai que, cette fois, ça fait un moment que je ne l'ai plus vu. Je sais pas si c'était déjà arrivé. Je crois pas.

– (la cliente) Moi non plus... Maintenant qu'on en parle, je dois dire que ça fait un bon bout de temps...

– (Geneviève) Ah, toi aussi ?

– (moi) Quinze jours, quelque chose comme ça ?

– (la cliente) Oh, plus, beaucoup plus. Quinze jours, on l'aurait même pas remarqué. Peut-être deux bons mois. Ça doit même dater d'avant Noël. Mais moi, c'est comme Geneviève, s'il passe pas par Pontévès, j'ai aucune raison de le voir. Tenez, voilà Jacky qui vient et qui vous en dira peut-être plus. Il se terre pas très loin de la Pétardelle.

– (la boulangère) Jacky vit et traîne souvent par là-haut, dans les collines. »

Difficile de dire sur le moment si Jacky, qui poussa sur ces propos sa masse d'Obélix dans la boulangerie, laquelle parut subitement minuscule, était un homme où une femme (il nous apparut par la suite qu'il s'agissait bien d'un homme), s'il était jeune ou vieux, malade et propre ou bien portant et cradingue. Il nous regarda, Ahmed et moi, comme si nous venions d'être déposés céans par une soucoupe volante arrivée incognito des environs de l'Étoile du Berger, décida de nous ignorer et lâcha pour la boulangère :

« 'tit fendu. »

Genevière lui tendit son petit fendu, fit disparaître l'euro proposé, rendit la monnaie. Puis elle prit un air très maternel pour s'adresser au géant.

« Jacky, ces messieurs sont à la recherche de monsieur Foirant, de la Pétardelle. Ils ont besoin de le rencontrer. Tu sais peut-être où il se trouve, toi qui habites et qui circules beaucoup par là-haut ?

– Cherchent monsieur Foirant ?

– (Ahmed) C'est ça. C'est pour une affaire de succession...

– Plus vu. Monsieur Foirant, plus vu !

– (Moi) Vous ne l'avez plus vu depuis quand...

– Pouhh !!! Puis longtemps.

Il accompagna ce propos d'un grand mouvement tournant des deux bras et, simultanément, des deux yeux. Cette synergie donna à son corps colossal et à ses traits enfantins une allure soudainement presque éveillée. En dépit de mes pensées émues pour mon

plat de tripes, je dus m'engager dans un interrogatoire dont je redoutais qu'il puisse être long.

– Oui, j'ai l'impression, si je vous comprends bien, que ça fait assez longtemps...

– Longtemps, oui.

– Avant, après Noël ?

– Sais pas. Oui. Avant.

– Vous voulez dire que depuis Noël, vous ne l'avez pas revu ?

– Pas revu. Pas lui, et pas le chien.

– Ah ! Monsieur Foirant a un chien ?

– Tersi. Un bleu gascon. Tersi, très joli bleu gascon.

– Et vous n'avez plus vu ni monsieur Foirant, ni Tersi depuis avant Noël.

– Non.

– Bien avant Noël ?

– Bien avant, oui. Bien avant.

– Avant, vous le voyiez souvent ?

– Oui. Souvent.

– Tous les jours ?

– Non, pas tous les jours.

– Une ou deux fois par semaine ?

– Comme ça, oui. Une fois par semaine.

– (Ahmed :) Il vous a parlé de quelque chose, la dernière fois.

– Le chien malade.

– Tersi était malade ?

– Mal à la patte. Un gros pansement.

Le vétérinaire de Barjols serait certainement en mesure de nous dire la date à laquelle il avait eu à

panser Tersi. La plupart conserve les traces informatiques de leurs interventions. Je demandai à Jacky :

– C’était la dernière fois que vous avez vu monsieur Foirant ?

– Oui. Tersi malade. Après, j’ai plus vu, ni Foirant, ni le chien.

– (Ahmed :) Vous l’avez rencontré où ?

– En allant vers Cotignac. Promenait le chien. Rentré chez lui. Pleuvait.

– (moi :) Avant ce jour-là, vous parliez de quoi, quand vous vous rencontriez ?

– Du temps. Demandait toujours quel temps il allait faire.

– Vous parliez de quoi encore ?

– Des oiseaux. Demandait le chant du perdreau, du merle, du geai, de la bécasse.

– Vous savez imiter ces chants ?

– Pas bien. Un peu.

– Soyez sympa, montrez-nous. »

Alors, Jacky regarda le plafond, en inspecta soigneusement les angles, prit une ample inspiration et se mit à siffler, d’abord pianissimo, puis voluptuoso, bientôt forte, mais toujours voluptuoso, et, par moments, à roucouler dans les sons graves avec sa gorge. Pendant une minute, il imita ainsi le chant d’un oiseau, j’aurais volontiers dit : un merle, puis une colombe ou une tourterelle. J’ignore tout de la fidélité de ses imitations, mais je peux vous assurer une chose : ce chant-là donnait l’impression de descendre doucement du ciel pour venir nous étourdir avec douceur avant d’y remonter.

Lorsque Jacky termina, les quelques clients qui s'étaient agglutinés applaudirent et encouragèrent le siffleur avec des tombereaux de paroles plus amènes et enthousiastes les unes que les autres. Jacky n'était pas Einstein, c'est entendu, il ne lirait pas Télérama demain, il devait même être d'une intelligence aux confins de l'idiotie, mais il avait trouvé grâce à son don une place impliquant respect et dignité dans la communauté villageoise.

Je doutais d'en apprendre beaucoup plus sur notre Foirant.

Et il était déjà une heure, l'heure du déjeuner à la Poule d'or. Je demandai :

« Il y a bien un vétérinaire à Barjols ?

– (La boulangère) Vous le trouverez sur la grande place.

– Monsieur Foirant y fait certainement soigner son chien, non ?

– Alors ça... Là, vous m'en demandez quand même trop. Il va peut-être à Salerne ou à Cotignac, j'sais pas, moi.

– (je m'approchai de Ahmed :) Nous irons faire un tour à la clinique en début d'après-midi. (m'adressant à tous :)

– Enfin, Foirant a-t-il deux voitures ?

– (une cliente) ça, ça m'étonnerait. Je ne l'ai jamais vu qu'avec son 4x4.

– (La boulangère) Moi aussi. Eh, vous savez, il ne roule pas sur l'or, cet homme. Enfin, c'est l'impression qu'il donne... Peut-être qu'il en a plus qu'on croit, mais, malgré ce qu'on raconte, ça m'étonnerait aussi.

– Ce qu'on raconte ?

– Ben... Certains pensent qu'il a du bien, même s'il le montre guère.

– Et pourquoi ?

– Parce que c'est un intellectuel. Mais moi, mon fils est professeur et je sais qu'ils ne roulent pas tous sur l'or... On pense aussi, encore que personne n'en sache rien, qu'il n'a pas lésiné en achetant la Pétardelle...

– Il y a longtemps de cela ?

– Oh ! Plus d'une dizaine d'années ! »

–

Nous quittâmes la Poule d'Or repus et l'esprit quelque peu ralenti par le Coteau Varois conseillé par le patron. Je suggérai à Ahmed d'aller boire un second café au bistrot et d'attendre tranquillement l'ouverture de la clinique vétérinaire pendant que j'irai, moi, visiter les fermes, domaines ou châteaux les plus proches de la Pétardelle pour discuter avec les fermiers ou vigneron des mœurs de Foirant telles qu'ils peuvent les appréhender. Il trouva cette répartition du travail à la fois juste, conforme à nos statuts respectifs et bien en rapport avec nos revenus respectifs.

J'abordai donc seul le domaine Ronsard, route de Draguignan. Ce domaine vinicole était selon ma carte IGN au 25000^{ème}, côté Ruisseau de Pontévès, le lieu de vie et donc de boulot le plus proche de la Pétardelle. C'était d'ailleurs, toujours à en croire ma carte IGN, à proximité, à une centaine de mètres, que Foirant devait rejoindre la route de la vallée lorsque, tirant par les pentes nord du Gros Besson, il négligeait le village de Pontévès.

Le caveau de ventes et dégustation offrait un havre frais et propice aux conversations tranquilles. J'y trouvai une jeune femme charmante, bien mise, se tenant bien droite, plutôt souriante, maquillée, avenante et tout et tout, manifestement là pour attendre les clients et les prédisposer par ses sourires et sa voix suave de mezzo-soprano à l'achat de saines bouteilles et fortes caisses. Je mis immédiatement les choses au point en énonçant avec une sincérité à la limite de la brutalité les raisons de ma venue. Allez savoir pourquoi, j'étais convaincu que cela devait lui convenir.

« Si vous m'offrez un verre de votre cuvée préférée, je le goûterai volontiers. Mais autant que je vous dise que ce n'est pas pour acheter du vin que je viens jusqu'ici. Je voudrais surtout que vous me parliez de monsieur Claude Foirant. »

Elle sembla hésiter quelque cent vingt-cinq centièmes de seconde sur l'attitude qu'elle devait adopter à l'endroit du bel homme qui déboulait dans son caveau pour formuler une si étrange requête. Puis, foncièrement brave personne, elle me servit un verre de sa Cuvée Éloïse, « ce que j'ai de mieux en ce moment » dit-elle. Mais elle déclara sans attendre ne pas connaître suffisamment monsieur Foirant pour me parler utilement de lui.

« Vous voulez savoir quoi, d'ailleurs, au juste ?

– C'est l'un de vos clients ?

– Il lui est effectivement arrivé de prendre un carton, mais ou il ne boit pas beaucoup, ou il achète aussi ailleurs, je ne sais pas. Les amateurs ne manquent pas de bons vins par ici, y compris dans les

coopératives qui vendent aujourd'hui bien plus que leur seule production locale.

– Pour ce qui est de Foirant, il doit passer près de chez vous lorsqu'il se rend en ville. Il rejoint la route sous le mûrier, là-bas, non ?

– Effectivement, je vois quelquefois passer son 4x4 bleu nuit...

– Il n'a qu'une voiture ?

– Moi, je ne connais que son 4x4 bleu. Un Nissan, je crois bien. Non, je ne crois pas qu'il ait une seconde voiture. Ceci dit, ça fait un moment que je ne l'ai plus vu. Mais vous êtes qui, Monsieur ?

– Je veux entrer en contact avec monsieur Foirant parce qu'il vient d'hériter une coquette fortune d'une vieille tante... Il n'a pas répondu aux courriers et... Il n'est pas chez lui et j'essaye donc de le trouver.

– Vous aviez peu de chances de le trouver ici !

– Vous êtes ses plus proches voisins d'un point de vue strictement géographique. Je me disais que, peut-être... Il vivait seul ?

– Que voulez-vous que j'en sache ? Tenez, je vois mon père, là, dans la cour. Il discutait quelquefois avec lui... Je crois qu'il serait plus utile à votre recherche que moi qui me contentais de lui vendre des cartons et de sourire à ses plaisanteries quelquefois limites.

– Limites ? Dans quel genre ?

– Dans le genre vieux dragueur un peu répétitif.

– Je vois.

– Non. Vous imaginez. Moi, je voyais. Mais vous devriez aller trouver mon père avant qu'il ne disparaisse. »

Ledit père, cheveux gris tombant en grosses vagues sur un œil noir, une cinquantaine bien avérée quoique pimpante, s'acharnait sur une débroussailleuse qui me sembla récalcitrante. À peine condescendit-il à me jeter un regard qu'il voulait sourcilieux et furtif quand j'arrivai à quatre-cinq mètres de lui. Ce regard jeté, comme on jette un mouchoir en papier, il revint à la mise en route de sa débroussailleuse. Encore un, me dis-je, qui veut montrer qu'il n'a pas que ça à faire. Ce n'est généralement qu'une attitude de premier contact.

« Félicitations pour la cuvée Éloïse, dis-je.

– Elle vous a plu ?

– Beaucoup.

– Elle plaît effectivement beaucoup. C'est ce que nous proposons de meilleur cette année.

– Votre fille m'envoie vers vous parce que je suis à la recherche de monsieur Claude Foirant.

– Vous êtes un flic ?

– Pas du tout. Je suis à sa recherche pour qu'il puisse profiter d'un héritage qui risque de lui passer sous le nez. C'est un notaire qui voudrait bien avoir de ses nouvelles.

– Il habite là-haut, de l'autre côté du col...

– Ça, je sais. J'y suis même passé ce matin. Le problème, c'est que c'est fermé et que personne, semble-t-il, ne l'a vu depuis plusieurs semaines, voire depuis plusieurs mois.

– Ah. Et bien moi non plus, figurez-vous, cher Monsieur, je ne l'ai plus vu depuis pas mal de temps.

– Avant, après Noël ?

– C’est simple, demandez à ma fille de chercher sa dernière facture. La dernière fois que je l’ai vu, il était venu pour acheter deux cartons. Je suis venu le saluer quand il les mettait dans son Nissan. Depuis... Je n’ai pas le sentiment de l’avoir revu. Mais ça ne prouve rien, il ne passe pas systématiquement par ici. Il peut parfaitement passer par Pontévès pour rejoindre la civilisation. Il peut aussi bien passer par ici sans qu’on le remarque, notez bien.

– Au point que vous ne le remarquiez point pendant plus de deux mois ?

– Tout à fait ! Ça a dû certainement déjà arriver.

– Il préfère passer par où ?

– Un jour par-ci, un jour par-là... Je crois qu’il n’a pas d’itinéraire bien arrêté. En temps, de la Pétardelle, si on va à Barjols, les deux chemins reviennent à peu près au même... L’hiver, c’est plus pratique par Pontévès, encore qu’avec un 4x4...

– Vous parlez quelquefois avec lui ?

– Si je suis au caveau ou dans la cour, comme ce jour-là, oui, on se fait une petite conversation. Il s’y prêterait plutôt volontiers. Mais ça va pas chercher loin : la culture de la vigne, l’élevage du vin, la chasse...

– Il est chasseur ?

– Pas du tout. Mais il n’a pas d’idées a priori, lui, comme beaucoup de citadins trous du cul devenus positivement blanchâtres à force d’hygiène et de maniement d’idées transparentes et toutes faites. Foirant, lui, aime bien qu’on lui raconte comment ça se passe. Il pose des questions, souvent pertinentes. Il a d’ailleurs un chien de chasse...

– Tersis ?

– C'est ça. Ce n'est pas un chien dressé et lorsqu'ils se baladent, tous les deux, le chien chasse pour lui-même en allant un peu où il veut à travers la colline...

– C'est interdit, non ?

– Bien sûr. C'est, en toute rigueur, interdit. Mais ici on est assez tolérant... Personne n'a jamais pensé que Foirant devait tenir son chien en laisse lorsqu'il le promène dans la colline. Même pas les chasseurs qui devraient être les premiers à se plaindre.

– Donc, depuis ce jour-là, vous ne l'avez plus vu ?

– Non, ma fille vous dira quel jour c'était exactement.

– Savez-vous s'il a des amis qui pourraient me renseigner ?

– J'en sais rien... C'est une sorte de solitaire, vous savez. Peut-être même un brin misanthrope, comme on dit. Des amis... À Barjols, peut-être. Pourquoi pas, après tout, mais, pour tout vous dire, j'en doute. C'est un solitaire, c'est sûr, mais c'est surtout quelqu'un qui semble faire un peu ce qui lui plaît, et quand ça lui plaît. Il peut partir en Russie ou à Pétahouchenoque sans prévenir personne. Enfin, c'est comme ça que je le vois.

– Il lui est déjà arrivé de partir en Russie ?

– Oui, Monsieur.

– Il y a longtemps ?

– L'an dernier. (En me regardant comme avec malice :) je peux vous le dire puisque vous n'êtes pas un flic.

– En Russie ! Il est parti pour combien de temps ?

– Impossible de vous répondre puisque je ne sais pas quand il est parti ni, exactement, quand il est revenu. Un mois ? Quelque chose comme ça. Peut-être moins. Peut-être même beaucoup moins. Puis j'en sais rien. Simplement, quand je lui ai fait remarquer qu'on ne l'avait plus vu depuis quelque temps, il a répondu : « Oui, j'étais à Moscou... » J'ai pas posé de questions pour savoir quand il était parti et quand il était revenu. Ce n'était pas vraiment dans nos habitudes. Regardez comme c'est étrange, le souvenir. Je me souviens que ce jour-là, il n'est pas sorti de son 4x4. Il n'était pas venu acheter du vin. J'avancais sur le chemin. Il rentrait chez lui. Il s'est arrêté et il a simplement baissé la vitre de sa portière pour qu'on fasse une parlotte.

– Vous l'appellez comment ? Par son prénom ?

– Je le connais même pas... Je viens de remarquer que vous l'appeliez Claude. Ici, on l'appelle Foirant. Ou, pour le chiner un peu : l'écrivain ; il paraît qu'il écrit des livres...

– Et que dit-il quand on l'appelle : l'écrivain ?

– Rien. Il passe à autre chose. Ça ne lui fait, semble-t-il, pas tellement plaisir. Je ne crois pas qu'il se prenne très au sérieux, cet homme.

– Savez-vous s'il fréquente volontiers un bistrot ou un restaurant particulier ?

– Non. Je ne fréquente pas les bistrots moi-même, alors...

– Dites-moi, pourquoi avez-vous envisagé qu'un flic puisse être à sa recherche ?

– Je trouve que ça fait quand même longtemps qu'on ne l'a plus vu passer par ici. Ce n'est pas tout à fait normal... Quand il est parti en Russie, je sais (je

l'ai appris par la suite) qu'il avait demandé à un certain Jacky...

– Je le connais.

– Il lui avait demandé de garder son chien. J'ai croisé Jacky il y a quelque temps. Et cette fois Foirant ne lui a rien demandé. S'il est parti, c'est avec son chien.

– Terssi...

– Oui, Terssi. Un très beau chien.

– Vous lui avez demandé parce que vous trouviez l'absence de monsieur Foirant suspecte...

– Suspecte n'est pas le mot juste. Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas. On ne s'est pas inquiété, si c'est ce que vous avez compris. Étrange, plutôt. Pas tellement dans l'ordre des choses. Voilà.

– Vous en avez parlé avec d'autres personnes ?

– Avec Dormond, que j'ai rencontré à Barjols, il y a une quinzaine de jours. Il tient une grosse bergerie de l'autre côté, lui, du côté sud des Bessillons...

– La Rancunière.

– C'est ça. Vous y êtes passé ?

– Non, mais j'ai étudié la carte, et je me proposais, figurez-vous, d'y passer après vous avoir quitté.

– Ils n'en savent pas plus que moi. Et je crois que Foirant avait avec Dormond le même type de relation qu'il avait avec moi. Un peu de parlotte. Et moins souvent. Pas la peine d'aller vous perdre aussi loin. Vous n'apprendrez plus grand-chose par ici. Ouais... Bon, je crois que vous devriez aller demander à ma fille la date de la facture... ça, ce sera une information »

Ce que je fis aussi sec, revenant d'un pas décidé vers le caveau. Elle était toujours accoudée à son minuscule bureau et regardait par la fenêtre proche donnant sur la route qui va de Manosque à Draguignan. J'essayais d'imaginer le nombre de clients qu'elle devait recevoir en une belle journée d'hiver comme celle-ci (quinze ? vingt ?) pour en inférer le plaisir qu'elle devait éprouver en voyant venir vers elle un homme avenant comme votre serviteur aux fins d'un brin de conversation. De fait, elle se leva, toujours souriante, pour s'avancer vers le comptoir large de soixante-dix centimètres qui nous séparait de façon efficace, horriblement efficace même. Même s'il n'était pas exactement celui de la Joconde, son sourire souffla comme une chaleur ambiguë dans les parties basses de mon corps.

« Mon père vous a-t-il renseigné ? demanda-t-elle.

– Oh, je n'ai pas appris grand-chose, rien qui me permette de retrouver dès demain monsieur Foirant. Votre père m'a par contre certifié que vous pouviez, vous, me communiquer la date de son dernier achat qui se trouve être aussi celle de leur dernière rencontre et conversation.

– Encore un petit verre de cuvée pendant que je consulte mon classeur ?

– Je ne dis pas non .

Elle me servit généreusement un petit, tout petit ballon, puis elle alla feuilleter un énorme classeur, marmonnant les lettres de l'alphabet et soulevant son popotin chaque fois qu'une feuille passait du recto au verso. C'était un popotin qui, à défaut de pouvoir attirer la main, appelait de luxurieux fantasmes.

– Voilà sa dernière fiche. C'était le 14 novembre. Il a acheté 6 bouteilles de Coteaux Varois Prestige et 6 bouteilles de Vin de Pays du Var, Réserve Ronsard.

– Il s'agit de vins...

– D'assez bons vins, oui. Nous avons des Coteaux Varois et des vins de pays nettement moins élaborés et moins chers. Le Prestige est, avec la cuvée Eloïse que vous avez goûtée, au sommet de notre production. Nous ne les proposons d'ailleurs que les très bonnes années...

– Foirant prenait systématiquement de très bons vins ?

– Pas du tout, il était plutôt habitué au vin de pays courant, mais ce vin n'est pas déshonorant. Attendez, je vois qu'il avait déjà acheté un carton de 6 bouteilles de prestige le 18 août. Je feuillette ses fiches, mais ce sont bien-là les deux seules exceptions...

– Et depuis le 14 novembre, vous ne l'avez plus vu...

– C'est exact. Et je n'ai pas le sentiment de l'avoir revu passer par-là. Il a peut-être changé ses habitudes. »

Je doutais pouvoir en apprendre davantage. Il m'arrivait à cette époque de pousser jusqu'au Puy Sainte Réparate pour me doter de quelques bouteilles de Château Lacoste. Et bien, je doute que l'employée officiant alors dans le caveau de dégustation ait pu tenir d'amples et circonstanciés discours sur ma pomme si quelqu'un s'était présenté pour chercher après moi. C'était déjà une sacrée information : monsieur Foirant avait acheté du bon vin le 14 novembre, ce qui n'était pas dans ses habitudes, et